

## **Brut pour net**

### **Emboîtage**

Conjonction finale entre la boîte et le vacherin.

Vous l'aurez remarqué sur les photos mises en lignes, la plupart des affineurs emboîtent debout et de ce fait ne ménagent d'aucune manière leurs pauvres jambes. Notre père fut-il un précurseur, mais lui emboîta toujours assis, plus à cause d'une difficulté de motricité que pour se singulariser. Il était mieux assis, simplement, et pour lui le rendement maximum ne constitua jamais un but prioritaire, ni le gain non plus. Juste gagner sa croûte, les économies pour les autres.

Notre mère par contre ne voulut jamais l'imiter. On n'en sait le pourquoi. Peut-être parce que les choses sont ce qu'elles sont et qu'on ne doit pas les changer. Les raisons d'une obstination sont souvent futiles et vaines.

Nous autres les fils de la maison, pensâmes sincèrement qu'il devait être possible d'emboîter assis. Il suffisait pour cela d'imaginer un poste de travail adéquat. Il fallut en ce domaine pas mal d'essais pour arriver enfin à un résultat digne d'être retenu. Les choses les plus simples ne sont pas forcément celles que l'on trouve le plus vite.

Ce nouveau poste de travail, avec utilisation de caisses où les boîtes vides trouvaient leur place, permettait de supprimer ces sacs où longtemps elles avaient été conditionnées. Des sacs qui avaient un côté pratique indéniable, après usage tu les plies et ils ne prennent que peu de place, tout le contraire des caisses en somme, mais par contre les boîtes y sont peu protégées, avec souvent celles du fond qui ont subi toutes sortes de chocs, retrouvées en accordéon, et forcément bonnes pour le rebut.

Les monteurs à domicile apprécièrent grandement les caisses qui leur permettaient un gain de temps appréciable. En plus il ne leur était plus nécessaire d'aligner des piles de dix boîtes sur la table pour les compter, l'emballage contenant invariablement le même nombre de boîtes d'un numéro donné. Juste fallait-il trouver les dimensions exactes afin que votre caisse puisse servir pour tous les numéros, quels qu'ils soient, le nombre en fonction naturellement du diamètre. Elles comprendraient de 48 à 72 boîtes.

Voilà, révolution faite, vous êtes assis maintenant devant vos caisses. Les vacherins, nous sommes ici avant la grande casse de 1987, vous les prenez planchette de deux après planchette de deux, mis sur un chariot que vous auriez par exemple à votre gauche, ou à votre droite selon la disposition de votre local d'emboîtage.

Vos deux vacherins sont devant vous. Vous avez dans les mains un petit couteau que vous venez d'aiguiser avec une molette qui, en été, servirait pour affiner le fil de votre faux. Vous choisissez le format de la boîte pour le premier vacherin. Le coup d'œil permet de ne presque jamais vous tromper. Il travaille

sans même que vous ne le sachiez plus. Auparavant vous avez enlevé, le chevillon pour ce qui est de passés déjà lointains, l'élastique en votre présent. Puis vous coupez le petit bout de sangle qui dépasse. Ensuite vous pratiquez une incision sur le pourtour de votre vacherin afin que vous puissiez le serrer en même temps que vous enfitez par-dessus la boîte. Vous retournez celle-ci avec son vacherin à l'intérieur que vous faites pénétrer plus encore au fond en appuyant des deux pouces sur ses bords. Et hop, l'opération est terminée. Vous remettez le couvercle, vous posez votre vacherin emboîté sur un autre chariot et vous procédez de même avec le second. Tous seront lavés plus tard.

Le vacherin, alors que vous l'aviez enfilé dans la boîte dont il prenait toute la place, avait ces fameux trois plis que vous aimez tant ! Il lui arrive d'en avoir qu'un, il peut aussi en connaître deux, tandis que ces fameux trois plis sont une invention de journalistes en mal de copies. C'est voir le métier sous un aspect léger, un brin poétique, plutôt que dans sa réalité de tous les jours. On veut, dans le monde souvent frelaté de l'écrit, des trucs marrants plus que des explications simples et parfois ennuyeuses, mais qui auraient l'avantage immense de faire comprendre le métier dans ce qu'il a de plus original.

Il faut placer ici qu'après que votre vacherin ait trouvé sa place exacte dans la boîte, il arrive que la pliure soit trop haute et que par conséquent elle laisse un trop grand espace entre la croûte du vacherin et le couvercle. Les clients n'aiment pas ça et vous téléphonent pour vous dire pas contents du tout que vos vacherins nagent dans les boîtes. Pour parer à ces difficultés, il faut affranchir la pliure afin qu'elle ait la hauteur adéquate. On appelle ça « parer ». C'est l'opération la plus difficile de l'emboîtage. Un truc tout simple certes, mais que d'aucun n'arrivent pourtant jamais à maîtriser. C'est qu'il faut éviter que votre couteau ne suive la veine du bois si celle-ci n'est pas horizontale. Un coup inopportun, et hop, la lame a prit le chemin de la cave, ce qui fait que votre boîte sera désormais inutilisable, bonne à jeter.

On vient de parler de clients. Ceux-ci certes vous font volontiers la remarque que vos vacherins nagent au fond des boîtes et qu'ils n'ont point d'allure, mais ils ont souvent tendance à profiter de cette première remarque pour en rajouter d'autres. Ils vous disent par exemple que vos vacherins ne sont pas assez serrés dans la boîte, que ces dernières ont des pliures trop cassantes, que les sangles sont trop épaisses, que les peaux ne sont pas assez lisses, qu'elles n'ont pas la couleur qu'il convient, beaucoup trop foncées – ça joue ici pour les Neuchâtelois, les clients les plus difficiles, et de loin, et qui ne veulent que des peaux claires – qu'elles sont « cretolées », bref la liste est longue des défauts que peut présenter votre pâte molle. Elle est même d'une richesse si insoupçonnée que seul un lexique en bonne et due forme pourra la fixer de manière assurée afin de la transmettre aux générations à venir !

Parer, oui. Justement, c'est quand la veine descend qui faut connaître le métier. Le couteau ne doit pas être tenu d'une main brutale. C'est presque un instrument de musique, que ce couteau d'affineur ! Et il doit rester léger tout en

taillant le bois. Afin de rester en surface, de tracer une horizontale même à travers une veine oblique. Il se trouve aussi parfois que les pliures ont été montées à l'envers et qu'il faut en tenir compte dans votre découpe. Difficile certes, mais quand vous avez enfin appris le geste, un vrai plaisir. Ca va même tout seul. Votre vacherin emboîté, parce que vous avez les doigts dessous le fond et non sur les pliures que vous tacheriez de manière inévitable, c'est comme s'il pivotait sur un axe. Il tourne alors que votre couteau reste immobile. C'est tout au moins ce que l'on pourrait croire. Il a des ailes, votre vacherin, il flotte, il nage, oui, il vole entre vos mains. Il y est à l'aise, heureux. Il se laisse parer comme vous vous laisseriez tondre derrière les oreilles. Mais il n'a malheureusement pas le temps de s'attarder pour des fioritures entre vos mains. Au suivant de ces messieurs. Et hop ! le couteau une nouvelle fois a plongé dans la pliure juste ce qu'il faut. On tourne, hop, on a déjà fait le tour. Et vous laissez alors tomber sur votre place ou au sol, en plus des déchets de sangles, un long bout de pliure étroit. Curieux il devrait y avoir un nom pour ce genre de débris. Il nous échappe. Il nous a toujours échappé. A moins qu'il n'ait jamais existé et que les vieux n'aient jamais fait que parler de déchets de sangles et de pliures pour ce matériau composite et dont on ne saura pas trop que faire.

Emboîter. Et combien peut-on en faire à l'heure ? On raconte que les bons affineurs peuvent dépasser les cents pièces à l'heure. Et que certains même approcheraient des 120 à 150 pièces. Mais il faut se méfier des chiffres que certains vous donnent. Car on peut être habile au boulot, il faut quand même offrir un travail bien fait. On ne peut pas bâcler. Les records ont d'ailleurs cet aspect douteux qui n'est pas loin de la fanfaronnade. C'est évident, on est soi-même toujours plus habile que les autres. On ne peut surtout jamais se résoudre à être dans le gros tas où l'on est ni habile, ni malhabile, simplement normal. Et pourvu dans le fond que l'on aime les gestes que l'on fait et que l'on soit satisfait en fin de journée du travail que l'on accompli, le reste est sans importance.

### **Tamponner et ficeler**

On ne tamponne plus maintenant. La marque pour chacun des affineurs est brûlée directement sur le couvercle en atelier de fabrication. Il faut reconnaître qu'elle est plus belle, plus nette, tandis qu'autrefois, surtout quand le bois présentait une certaine humidité, les marques à l'encre se diluaient. Encre brune, bleue, verte ou même rouge, on a tout vu. Apposée avec le gros timbre. C'était le seul moyen. Tu prenais l'encre sur le buvard en appuyant fortement sur celui-ci avec le timbre, et tu reportais la marque sur le couvercle en un mouvement semi-circulaire, plutôt une torsion de la main.

Faudrait vraiment que vous ayez vu tamponner, dans le temps. On prenait une pile de dix vacherins. On commençait par la boîte du haut, et puis pour descendre dans la pile, on décalait les vacherins au fur et à mesure pour laisser

apparaître le couvercle inférieur, début de pile que l'on tenait appuyé contre soi. Et c'est ainsi qu'on arrivait au dernier de la pile. Et qu'après l'on ait fait toutes les piles, l'entier de la cargaison restait disposé sur la table pour être ensuite ficelé.

J'ai vu personnellement tamponner mon père à la laiterie. J'y ai même vu tamponner mon grand-père. Il y avait quelque chose d'impressionnant dans le geste qu'ils accomplissaient. Ce gros tampon que l'on fait comme rouler d'un mouvement rapide du poignet reste fascinant. C'est là précisément l'opération que nous voulions accomplir, nous autres gamins et fils de la maison. On s'y essayait. Mais vite on comprenait que l'on ne savait pas y faire, et qu'au final il valait mieux laisser cela à ces grands qui n'ont d'ailleurs pas de temps à perdre avec vous tandis qu'il serait bientôt l'heure de la gare.

Je vis aussi ficeler mon père, opération par ailleurs déjà décrite en d'autres lieux. Mais le plaisir commande de la décrire à nouveau. On faisait des fardeaux de cinq pour les petites boîtes, de trois pour les gros. Pas qu'ici il n'y ait trop de poids et que les vacherins aillent s'écraser en gare, déjà qu'il n'y a que trop de casse. Il faut dire que les manutentionnaires ne sont pas toujours aussi soigneux qu'ils le devraient. Mon père, sans être d'une habileté personnelle exceptionnelle, montra pourtant ici une rapidité que je ne pus jamais acquérir. Peut-être que la ficelle me coupe les forces et m'handicape. Ainsi quand on ficelait les deux l'un à côté de l'autre, c'est toujours lui qui terminait un fardeau en premier, alors qu'à l'emboîtement je pouvais en faire le double de lui sans peine. Curieux.

Il coupait son morceau de ficelle en en mesurant la longueur d'après la hauteur du fardeau. Deux hauteurs de fardeau plus le diamètre d'une boîte. Le tout multiplié par deux plus un petit bout pour la boucle initiale. Il faisait celle-ci en premier. Il entourait le fardeau de la ficelle. Il faisait coulisser le bout de la ficelle dans la boucle. Il tirait très fort dessus. Il retournait le fardeau cul par-dessus la tête. Il passait la ficelle sous l'autre ficelle, et hop, il retournait encore une fois le fardeau. Et dessus une nouvelle fois, il tirait sur la ficelle, il faisait le nœud d'attache puis enfin la grande boucle par laquelle on empoignerait le fardeau. Une bouche comme une grande oreille. Et le fardeau ainsi ficelé, il le mettrait par terre, contre la chaudière, pour en recommencer un autre.

Mais souvenez-vous, il fallait aussi apposer sur la boîte supérieure les initiales de l'entreprise, ici J.R. ainsi que le numéro de l'expédition, le tout pour éviter les confusions en gare ou en wagon, alors que des employés sur les dents charriaient et déplaçaient à la va vite des centaines de fardeaux. D'aucuns se retrouvaient parfois dans un triste état. Et d'aucuns même n'arrivaient finalement pas à destination, égaré dans un champ où un employé indélicat l'avait fait passer par la porte du wagon, ayant son emplacement exact où tantôt, après le service, il irait sagement le rechercher !

Après la mise des numéros, ne restait plus alors à la grand-mère qu'à rentrer chez elle faire les factures. Elle allait dans la chambre arrière à la bonne odeur

de cochon. Sa petite Hermès noire était sur la table. A côté d'elle le grand livre où vous pouvez trouver la multiplication de tous les chiffres. De cette manière pas besoin de machine à calculer, ou plutôt si, mais une toute simple, où l'on actionne des barrettes avec une pointe noire. On était là, à l'admirer dans ces opérations simples mais où il ne fallait pourtant pas se tromper. Et puis les factures et les lettres de voitures faites, on courait avec elles à la laiterie où déjà l'on chargeait les fardeaux sur le pont arrière de la land-rover, et fouette cocher, c'était le départ pour la gare. Déjà alors l'on avait abandonné le cheval pour ce nouvel engin dont l'avantage inestimable est que vous n'avez pas besoin de l'atteler. On tire sur une manette et ça démarre. Ça vous bouffe des 20 litres au cent, mais ça ne vous laisse jamais tomber.

Et voilà, la journée se terminait dans cette précipitation. On accompagnait parfois le chauffeur à la gare. On se mettait à quai, parfois en suivant la file des affineurs qui étaient arrivés avant vous. Une fois son tour, on prenait les fardeaux dans le véhicule et on les posait sur le bord du quai. Là un employé les reprenait pour aller les déposer quelque part sur l'immense surface de l'entrepôt qui en était couverte d'un bout à l'autre. Il y avait ainsi en cet endroit des centaines de fardeaux que l'on charriait de temps à autre dans le wagon. C'était vraiment impressionnant d'en voir une telle quantité, avec souvent des encres de couleurs différentes sur la première boîte. Et tout ça dans moins d'une demi-heure partirait pour Lausanne, tandis que l'on aurait accroché le wagon au convoi. Et vers Noël, c'est même deux wagons qui partiraient ainsi chaque jour pour la capitale. De bleu, ça bardait alors, pas question de s'endormir avant que tout ne soit chargé et que votre convoi ait disparu dans la nuit, là-bas, en direction du tunnel des Epoisats qu'il franchirait dans deux minutes pour retrouver aussitôt l'air de la plaine.

Des choses comme ça !